

Who

I Am

EXTRAITS
EXCLUSIFS DES
MÉMOIRES DE PETE
TOWNSHEND

C'EST EXTRAORDINAIRE, SURRÉEL ET MÊME MAGIQUE DE LES VOIR danser sur mes solos de guitare. Dans le public, mes copains de l'école d'art et des mods du nord de Londres, cette armée de jeunes gavés de pilules arrivés sur leurs fabuleux scooters, cheveux courts et belles chaussures aux pieds. Je ne peux pas dire ce qui se passe dans la tête de mes partenaires : Roger Daltrey, Keith Moon et John Entwistle. • D'habitude, je me sens seul, même au milieu du groupe. Mais ce soir de juin 1964, lors du premier concert des Who au Railway Hotel à Harrow, West London, je me sens comme invincible. Nous jouons du rhythm'n'blues : "Smokestack Lightning", "I'm a Man", "Road Runner" et d'autres classiques incontournables. Je gratte ma Rickenbacker dans tous les sens et, impassible au micro, j'appuie sur un bouton récemment bidouillé pour que la guitare balance de véritables explosions sonores sur les premiers rangs. • Je la projette violemment en l'air et, à cet instant précis, un terrible frisson me traverse. Le son, lui, passe du rugissement au grognement. Je lève les yeux et j'extrait la tête cassée de ma guitare du trou que je viens de faire dans le plafond. Ma décision est prise. Dans un accès de rage, je relance encore et encore l'instrument endommagé vers le plafond. Ce qui était une

Photographie par Michael Putland

cassure claire et nette devient alors une vraie bouillie. Je montre triomphalement la guitare. Je ne l'ai pas écrasée, je l'ai sculptée pour mon public. Je la jette négligemment sur le sol, ramasse une toute nouvelle Rickenbacker à douze cordes, et je reprends le concert. Ce mardi soir, j'ai ressenti quelque chose de plus puissant que les mots, de bien plus émouvant que mes petits camarades blancs tentant de jouer du blues. Et en réponse, j'ai reçu la bruyante approbation de la foule.

Une semaine plus tard, même endroit, même heure. En manque de guitares, je renverse la pile d'amplis Marshall. Pas du genre à être relégué au second plan, notre batteur, Keith Moon, me rejoint en sautant par-dessus sa batterie. Roger commence à frotter son micro sur les cymbales fissurées de Keith. Certaines personnes ont vu dans ces destructions de simples gimmicks scéniques, mais je savais que le monde était en train de changer. La bonne vieille manière conventionnelle de faire de la musique ne serait plus jamais la même.

I. 1962-64

Convoqué par Roger Daltrey... Révélations à l'école d'art... Mouvements volés à Keith Richards... Mes idées mortellement sérieuses à propos du rock'n'roll... Renverser les bastions mod.

ROGER DALTREY AVAIT ÉTÉ VIRÉ DE L'ACTON COUNTY Grammar School pour y avoir fumé, mais continuait effrontément à venir sur le campus pour rendre visite à ses potes. Je l'avais rencontré juste après qu'il eut gagné une bagarre de cour de récré contre un Chinois. J'y avais assisté et j'avais trouvé sa façon de se battre pas très loyale. J'avais manifesté mon mécontentement un peu trop fort, et il m'avait forcé à reprendre mes paroles. Depuis, j'avais revu Roger dans les environs de l'école. Il trimballait une guitare électrique blanche qu'il avait fabriquée lui-même. Il était souvent avec Reg, l'un de mes amis d'enfance, qui transportait un ampli VOX de 15 watts. Du lourd.

J'étais devant la salle de cours en train de discuter avec le professeur principal de dernière année, le redoutable M. Hamlyn, quand Roger nous aborda en se pavanant dans son blouson Teddy-boy, une houppette sur la tête et des pantalons si serrés qu'ils avaient des zips dans leurs coutures. M. Hamlyn l'accueillit avec la patience de celui qui savait qu'il n'y avait aucun intérêt à lui demander ce qu'il faisait là. Jusqu'à ce qu'il soit renvoyé, Roger était un bon élève, et je pense que Hamlyn le respectait - bien malgré lui.

Quelques garçons nous observaient avec insistance, curieux de savoir si Roger m'en voulait encore. Il m'informa simplement que John [Entwistle] lui avait dit que je jouais très bien de la guitare. Si j'avais l'opportunité de rejoindre le groupe, serais-je intéressé? Je fus stupéfait. Le groupe de Roger, The Detours, était un groupe de soirée. Ils jouaient des chansons country et western, "Hava Nagila", les Hokey Cokey, du conga, des titres de Cliff Richard et tous les tubes du moment. Roger menait les Detours d'une main de fer. À en juger par l'expression des visages autour de moi, le simple fait que Roger m'adresse la parole signifiait que ma vie prenait un nouveau tournant.

Aussi calmement que je le pouvais, je lui répondis que j'étais intéressé. Il renifla et prit congé. Je n'en entendis plus parler pendant des mois. Entre-temps, j'intégrais l'Ealing Art College.

Du point de vue social, créatif, sexuel et musical, l'université fut une révolution. Le premier événement qui chamboula ma vie fut la vision

d'une jeune fille particulièrement jolie au milieu d'une classe bondée. À ma grande joie, j'ai vite découvert qu'elle adorait Ella Fitzgerald et qu'elle semblait m'apprécier.

J'avais des goûts musicaux très affirmés et plus équilibrés que ceux des gens de mon entourage. Impressionné par les nouvelles tendances commerciales de la musique, je n'en étais pas dupe pour autant. Elvis était OK, mais il ne valait pas Frank Sinatra. Connie Francis avait un côté érotico-félin, mais elle n'était absolument pas au niveau d'Ella Fitzgerald. Ealing organisait des déjeuners dansants consacrés au bebop, au dixieland, à la musique orchestrale et à l'opéra, le tout dans l'amphithéâtre avec le son diffusé sur des haut-parleurs d'excellente qualité. Les amateurs donnaient quelques conférences, mais sans prétention. J'ai assisté à chacune d'entre elles. Mais je ne me suis pas contenté de réfléchir à la musique. J'en profitais pour anticiper une musique primaire, entrer dans une transe créative, avoir des visions sonores. Après six années de passivité, ce don me revenait en écoutant à nouveau de la musique orchestrale.

Je savais jouer un peu de jazz à la guitare, et j'ai dit à la fille dont j'étais amoureux que je me produisais parfois dans un groupe de jazz. Ce n'était pas tout à fait la vérité, car j'avais juste participé à quelques sessions avec des groupes pop du coin qui jouaient du jazz brut de décoffrage en fin de soirée pour décourager le public de rester et le pousser à rentrer chez lui.

À un certain moment, cette jeune fille et son petit copain, plus vieux qu'elle, se disputèrent. Peu après, nous nous rapprochâmes. Mais le soir où elle pencha sa tête vers moi pour que je l'embrasse, je ne savais

plus comment réagir. Quand il s'agissait des filles, j'étais comme perdu dans le brouillard. Puis, elle jeta finalement son dévolu sur un autre garçon de la classe, moins compliqué que moi sans doute. J'étais dévasté. Elle me semblait parfaite. C'était bien là le problème : je vivais dans mon imagination, alors qu'elle était bien réelle, avec des besoins et des envies de jeune femme.

Les Detours devaient assurer la première partie des Rolling Stones à Putney, et je me préparais à les critiquer. Sans même les avoir entendu jouer, j'avais décidé que leur réputation n'était due qu'à leurs coiffures. Au lieu de ça, j'ai été soufflé. Notre producteur, Glyn Johns, me présenta à Brian Jones et Mick Jagger, qui étaient aussi polis que charmants. De mon côté de la scène, je les regardais

jouer et je devins instantanément un fan inconditionnel à vie. Mick était mystérieusement séduisant et sexuellement provocant, c'était peut-être le premier à posséder ce talisman magique depuis Elvis. Tandis que Keith Richards attendait que le rideau s'ouvre, il s'assouplissait en balançant ses bras comme un moulin à vent. Quelques semaines plus tard, nous avons de nouveau assuré leur première partie au Glenlyn Ballroom, et quand j'ai remarqué que Keith n'utilisait plus le geste du moulin à vent, j'ai décidé de me l'approprier.

Un groupe du nom des Yardbirds, mené par Eric Clapton, était vraiment génial, et Roger avait assisté à une répétition d'un groupe appelé The Tridents, et il s'était extasié sur le guitariste, le jeune Jeff Beck. Dans les deux cas, nous avions affaire à de véritables concurrents sur notre propre terrain.

En février, nous ouvrons pour la première fois le concert des Kinks au Goldhawk. Ils avaient tous de longs cheveux, de drôles de vêtements, des redingotes et des chemises à froufrous, mais les filles mod les acclamaient comme des folles. Leur musique était puissante, et le jeu de guitare de Dave Davies était réellement très particulier. Ce soir-là, j'essayais certains de mes nouveaux trucs de feedback, et c'étaient en fait les mêmes que les siens! Ray Davies était presque aussi attirant que Mick Jagger, et pour les mêmes raisons : il était

“Roger menait les Detours d'une main de fer. Le simple fait qu'il m'adresse la parole signifiait que ma vie prenait un nouveau tournant.”



précieux, un peu androgyne et très sexy. Les Kinks reprenaient à peu de chose près les mêmes chansons de rhythm'n'blues que nous, et ils arrivaient, je ne sais pas trop comment, à être à la fois poétiques, nostalgiques, drôles, ironiques et nerveux. Avec les Stones, je les considérerais toujours comme l'une de mes principales influences.

Ce même mois de février, John Entwistle apprit qu'un autre groupe s'appelait The Detours. Un soir, après un concert, nous réfléchîmes pendant des heures à un nouveau nom. Richard Barnes suggérait The Who, et moi The Hair. Pendant quelque temps, je n'en démordis pas. Aurais-je pu avoir cette intuition que le mot "Hair" allait être repris par un million de hippies quelques années plus tard ? Le jour de la Saint-Valentin 1964, notre décision fut prise. Nous sommes devenus les Who.

Le fait d'être sûr de moi sur le plan de la musique me faisait avancer à l'aveuglette. Je sentais que je portais sur mes épaules un groupe allergique aux valeurs qui m'avaient été inculquées à l'école d'art, mais c'était toujours mieux que la vie routinière et conventionnelle d'un graphiste. Je ne cherchais pas à jouer de la belle musique. Ce que j'offrais à mon public, c'était un son viscéral, celui de l'absolue solitude de notre fragile existence. Car un jour, un porte-missiles nous balancerait la bombe qui nous détruirait tous en un éclair.



WHO'S FIRST

Concert à Londres en 1964 (en haut) ;
Maximum rhythm'n'blues :
affiche d'un concert
des Who au Marquee.

j'étais incapable de comprendre ce qui était à l'origine de toutes les émotions contradictoires que je ressentais en créant ces sons plein de hargne. Quelque chose bouillonnait dans mon subconscient.

Les Who m'ont toujours semblé être une parenthèse éphémère dont je pouvais librement disposer. On pouvait s'automutiler si on le vou-

Sur scène, je me tenais sur le bout de mes orteils, les bras tendus, plongeant comme un avion. Tenant une guitare bégayante au-dessus de ma tête, je sentais que je retenais cette fin de siècle déjà ensanglantée par d'insensées guerres sans fin. Explosions. Tranchées. Cadavres. Les cris étranges du vent. J'avais fait mon choix. Pour l'instant, ce serait celui de la musique.

Dans le rock'n'roll, la guitare électrique était l'instrument à la source de toute mélodie, à l'instar du saxophone pour le jazz ou du violon pour le klezmer. J'ai commencé à utiliser mes feedbacks de manière plus créative, et parfois mon solo de guitare n'était qu'un long hurlement rempli d'harmoniques et de sifflements. Dans cette grandiloquence, j'ai découvert quelque chose d'euphorique, des mouvements et des mélodies en cascade. C'est quelque chose que d'autres exploreraient plus tard en profondeur, en particulier Jimi Hendrix.

Bizarrement, je me sentais un peu honteux pendant ces moments d'égarément, sans pour autant avoir le sentiment de profaner la musique. En vérité,

lait. Le rhythm'n'blues ne me semblait pas assez nouveau et consistant, c'était juste la locomotive attendue d'un genre nouveau annoncé par les journaux musicaux. Sur scène, je devenais incroyablement anarchique et narcissique. Les films de l'époque me montrent en train de passer plus de temps à me déhancher qu'à plaquer des accords. Mais j'ai aussi repris des solos ingénieux du guitariste de jazz Kenny Burrell. Si j'avais étudié et pratiqué de manière plus académique, je serais devenu un meilleur guitariste - mais un moins bon showman.

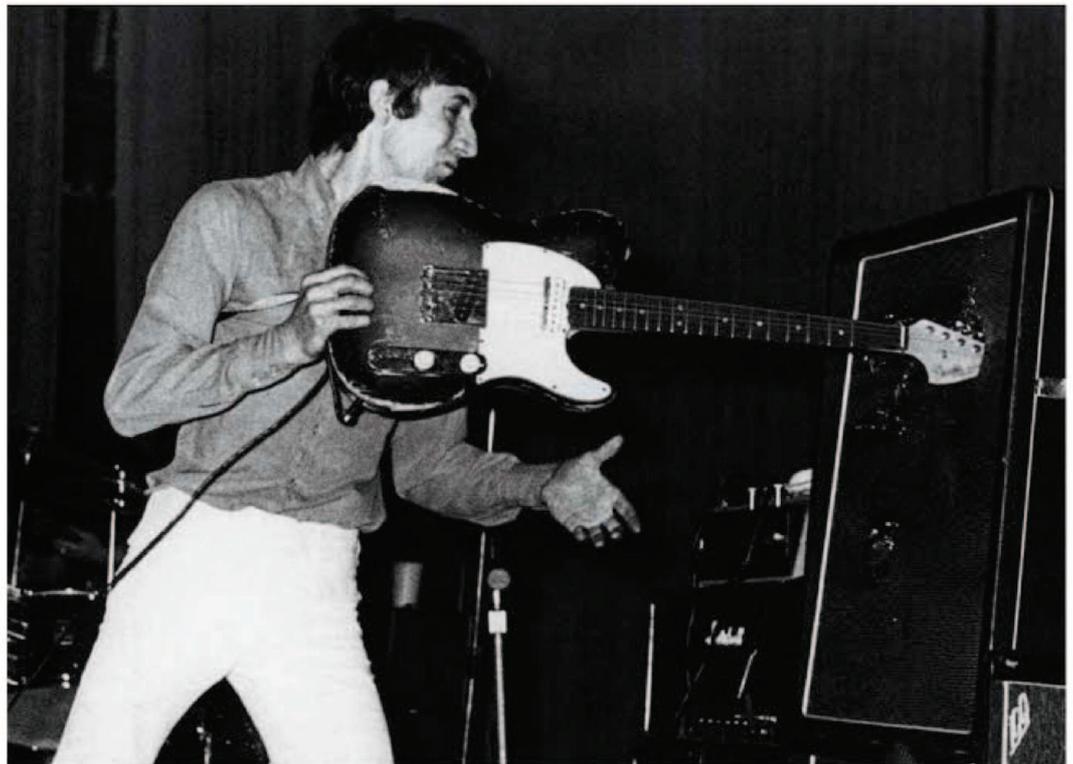
À cette période, j'étais plutôt efféminé. Et comme je n'avais jamais vraiment de petite amie stable, des rumeurs affirmaient que j'étais gay. D'une certaine façon, je le vivais bien. Une des meilleures choses dans le mouvement mod, c'était qu'être macho n'était plus le seul moyen de prouver sa virilité. Je n'avais aucun intérêt à me la jouer séduisant, ni même sexuel. Finalement, c'étaient les traumatismes de mon enfance qui influençaient mon attitude scénique.

Keith Moon fit un beau jour son apparition à l'un de nos concerts régulièrement programmés à l'Hôtel Oldfield de Greenford. Dès qu'il commença à jouer, nous sûmes que nous avions trouvé le chaînon manquant. Son batteur préféré était Buddy Rich, mais il aimait aussi Eric Delaney, le leader des British, qui utilisait des twin bass drums. Ce n'est que bien plus tard qu'il révéla qu'il était complètement obsédé par la surf music californienne. Pourtant, nous aurions dû le deviner en apprenant qu'il jouait avec un groupe baptisé The Beachcombers (*les vagues déferlantes, ndt*).

Musicien excentrique, Keith était très démonstratif, avec ses baguettes en l'air, penché sur les tambours, le visage en avant, comme pour être le plus possible sur le devant de la scène. Mais son jeu était fort et puissant. Peu à peu, nous avons aussi réalisé qu'il ne faisait pas que tenir la cadence, mais que derrière son style fluide se cachait un réel talent d'écoute et d'adaptation aux autres musiciens.

Roger tenta de devenir ami avec Keith, mais celui-ci se tenait à distance. Il semblait aussi prendre la capacité de Roger à faire tomber les filles comme des mouches à nos concerts comme un défi personnel. Ils convoitaient parfois les mêmes nanas à cette époque, et il n'a jamais été très facile de savoir qui gagnait. Durant les premiers mois de Keith au sein du groupe, je n'étais pas sûr de ce qu'il pensait de moi, ni même s'il appréciait mon style artistique. Le temps me le dirait. John devint le meilleur ami de Keith. Ensemble, ils étaient à mourir de rire et ils partagèrent même un appartement pendant un certain temps. Roger et moi avions l'impression qu'ils faisaient quasiment tout ensemble, y compris l'amour avec les filles. Ce devait être le chaos.

Il était évident qu'avec Keith Moon dans le groupe et un nouveau contrat dans une maison de disques, nous tenions là une réelle opportunité de carrière. J'avais déjà écrit quelques chansons pas trop mauvaises, et j'utilisais un vieux magnétophone pour en écrire de nouvelles



THE SONG IS OVER

Au Marquee Club, Londres, en 1967 : "Certains ont vu dans ces destructions de simples gimmicks scéniques, mais je savais que le monde était en train de changer."

dans le style de Bob Dylan. Lorsque nous avons joué nos premiers vrais concerts dans quelques bastions mod comme l'Aquarium de Brighton et le Scene Club, où les pilules euphorisantes et les garçons magnifiquement habillés étaient en libre-service, nos tenues mod mélangées à notre son agressif nous rallièrent à une toute nouvelle idée de la pop culture : nous étions élégants, disciplinés, bien élevés, mais également dotés d'un côté hooligan dangereusement androgyne.

Qu'est-ce que je pouvais bien chercher dans cette obstination à créer un groupe à succès ? Je n'avais que 18 ans, et j'étais aussi bien motivé par des visions artistiques que par les clichés de la vie de popstar : l'argent, la célébrité, avoir une grosse voiture et une belle nana. Nous venions d'enregistrer notre premier album pour une major et j'avais eu des relations sexuelles pour la première fois peu de temps auparavant. C'étaient de tout petits pas, mais ils étaient pleins de promesses.

Bien sûr, j'avais des problèmes psychologiques que je ne partageais ni avec mes amis les plus proches ni avec les autres membres du groupe. J'avais jadis profondément souffert d'une honte liée au sexe, même si j'en repoussais les détails au-delà des limites de ma mémoire. Pourquoi un enfant victime d'abus sexuels ressent-il toujours de la honte vis-à-vis du sexe ? Je n'ai jamais trouvé de réponse à cette question, même si notre tendance à tout mettre sur le dos des enfants en donne sans doute une explication. C'est peut-être une façon de nous convaincre que nous exerçons un certain contrôle sur nos vies, alors que reconnaître le contraire nous rendrait fous.

À l'époque, je n'avais pas réalisé que de nombreuses autres personnes ressentaient le même type de sentiments. Tant d'enfants avaient vécu des traumatismes terribles dans la Grande-Bretagne de l'après-guerre qu'il était assez courant de rencontrer des jeunes gens profondément perturbés. La honte conduit au secret, et le secret à l'aliénation. Pour moi, les dommages collatéraux que nous avons subis en grandissant dans les années qui avaient immédiatement suivi la guerre devaient s'exprimer dans l'art populaire, et pas seulement dans la littérature, la poésie ou le *Guernica* de Picasso. La musique aussi. Tout art digne de ce nom doit lever le voile du déni enveloppant la vérité.

Avec les Who, je sentais que j'avais une chance de jouer une musique qui ferait partie de la vie des gens. Plus encore que la manière dont nous étions habillés, nos chansons allaient traduire ce que nous avions

tous besoin d'exprimer – en tant que groupe, en tant que gang, que communauté, que société secrète, qu'êtres subversifs. J'ai vu des artistes pop devenir le miroir de leur public, développant des moyens de dire la vérité sans crainte. Pourtant, j'étais plus sûr du médium que du message. Certes, Dieu nous en préserve, nous n'écrivions pas des chansons sur des amourettes ou des rêves sans espoir. Mais alors, qu'est-ce qu'il y avait à raconter ?

J'avais trouvé un nouveau son. Maintenant, j'avais besoin des mots.

II. 1965

Le gros tube des Who... Sentiments inavouables envers Mick Jagger

LE 11 NOVEMBRE, LES WHO JOUÈRENT "MY GENERATION" à *Top of the Pops*. Deux jours plus tard, nous nous envolions pour Paris, jouer à la Locomotive, encouragés par un parterre de stars glamours du cinéma français. Le single était quatrième dans les charts quand, le 27 novembre, je reçus un appel de Karen Astley, la fille du Ealing Art College qui m'avait embrassé sans grand succès pour me dire bonne nuit. Après une longue, drôle et merveilleuse conversation, nous décidâmes de nous revoir. J'avais aimé me sentir à nouveau un artiste.

Avec un single qui avait fait un tube et toute cette exposition à la télévision, les Who étaient désormais très sollicités. Je me souviens de notre manager Kit Lambert faisant venir Mick Jagger dans mon appartement de Chesham Place et lui passant le morceau "Magic Bus", sur lequel je travaillais à l'époque. Bien que Mick soit un ami, j'étais inquiet à l'idée que Kit puisse collaborer avec nos plus sérieux rivaux. Je les suspectais même de coucher ensemble et je me sentais un peu jaloux. Mick est le seul mec que j'ai jamais eu sérieusement envie de baiser. Il portait avec nonchalance un pantalon de pyjama, sans sous-vêtements et, alors qu'il se penchait en arrière, je ne pouvais m'empêcher de remarquer la courbe de son large pénis pendant le long de l'intérieur de sa cuisse. À partir de ce moment, j'encourageais le groupe à mettre en valeur ses "attributs" pour donner un maximum d'effet, sur scène ou en photo.

III. 1967

Monterey Pop... Le mauvais œil de Jimi Hendrix... Sauvageries avec les Herman's Hermits... Les dures vérités sur l'Amérique

C'EST LE 18 JUIN 1967, AU Monterey Pop Festival que Jimi et moi nous sommes déclarés la guerre. Tout ça pour savoir qui monterait sur scène le premier – mais pas pour les raisons qu'on aurait pu croire. Lorsque Derek Taylor, l'ancien attaché de presse des Beatles qui travaillait pour le festival, m'annonça que nous allions jouer immédiatement après Jimi, deux pensées me traversèrent l'esprit. La première était qu'il me semblait déplacé que nous nous retrouvions plus haut que lui sur l'affiche. Musicalement parlant, Jimi avait rapidement surpassé les Who, et même à cette époque, son impact artistique était bien plus grand que celui que je nous imaginais un jour avoir.

Mais j'étais également préoccupé par le fait que si Jimi passait avant nous, il pouvait casser sa guitare, y mettre le feu ou faire n'importe quel coup qui aurait juste rendu notre groupe pathétique. Nous n'avions même pas nos amplis Sound City et

Marshall, car nos managers nous avaient convaincus de voyager léger et économique. En revanche, Jimi avait apporté le sien, et je savais qu'il aurait un son meilleur que le nôtre.

Derek Taylor me suggéra de parler à Jimi. J'essayai, mais il était déjà défoncé. Il ne prêta pas une oreille sérieuse à cette question de savoir qui jouerait le premier, préférant parler de sa guitare. Bien que je ne me souvienne pas d'avoir été en colère, et je suis certain de ne pas lui avoir manqué de respect, j'ai poussé Jimi dans ses retranchements. C'est à ce moment-là qu'est intervenu John Phillips de The Mamas & The Papas, qui pensait que nous n'étions pas assez "peace and love". Il nous suggéra de parier à pile ou face. Celui qui perdrait passerait le dernier. Jimi perdit.

Après avoir été présentés par Eric Burdon, nous avons joué comme des empotés, brisant nos instruments en guise de conclusion. Les techniciens du son essayèrent d'intervenir au moment où nous nous apprêtions à faire notre final, ce qui ne fit qu'ajouter au sentiment général de désarroi. La foule applaudit, mais beaucoup de gens semblaient dubitatifs. Ravi Shankar fut apparemment très contrarié de me voir casser ma guitare. Je m'essayai rapidement et me précipitai pour assister au concert de Jimi.

C'était étrange de voir Jimi dans un grand festival après ne l'avoir vu que dans de petits clubs londoniens. Pas mal de ses mouvements sur scène étaient difficiles à suivre de l'endroit où j'étais assis. Dans cet espace immense, le son de Jimi n'était pas si énorme, après tout, et j'ai commencé à penser que les Who ne s'en étaient peut-être pas si mal sortis. C'est alors qu'il augmenta le son de sa guitare et se lâcha complètement. Jimi le magicien avait fait son apparition. Ce qui était génial chez lui, c'est que, quoi qu'il puisse casser, il ne semblait jamais en colère. Il souriait toujours béatement, ce qui rendait acceptable tout ce qu'il faisait.

La foule, ramollie par les pitreries des Who, répondit chaleureusement. Quand Jimi brûla sa guitare, Mama Cass, qui était assise à côté de moi, se tourna vers moi : "Hé, détruire les guitares, c'est votre truc !" Par-dessus les acclamations, j'ai crié : "C'était le cas. Mais maintenant, cela appartient à Jimi." Et je pensais chacun de mes mots.

Lorsque nous nous sommes tous retrouvés à l'aéroport de San Francisco pour rentrer à la maison, il s'avéra que Keith Altham (notre attaché de presse) avait également travaillé avec Jimi qui, prétendument, assumait aussi ses frais. Je dis clairement à Keith qu'il avait été hypocrite de ne pas nous avoir avertis qu'il représentait à la fois les Who et Jimi à Monterey. Il refusa d'admettre avoir fait quelque chose de mal et il s'en défend encore à ce jour.

Jimi eut vent de notre prise de bec dans le hall de l'aéroport et commença à me regarder d'un sale œil. Je m'approchai alors de lui en lui

expliquant qu'il n'y avait rien de personnel. Il se contenta de remuer la tête – il paraissait complètement défoncé. Désireux d'arranger les choses, je lui dis que j'avais vu sa performance et que l'avait adorée, et je lui demandai s'il accepterait de m'offrir un morceau de la guitare qu'il avait cassée. Il se pencha en arrière et me regarda avec mépris : "Quoi ? Et tu veux que je te la dédicace ?"

Karen me tira en arrière, craignant que je n'explose, mais la vérité était que j'étais pris au dépourvu. Contrairement à ce qu'on m'avait dit, Jimi avait dû être aussi troublé que moi par cette histoire d'inversion de l'ordre de passage.

Alors que Karen et moi montions dans l'avion, Keith, John et Roger semblaient indifférents par rapport à ce qui s'était passé entre Jimi et moi. Nous nous installâmes sur nos sièges de la première classe de la TWA qui, à cette époque, se faisaient face de part et d'autre d'une table. Keith et John sortirent de grosses pilules mauves que nous avait offert Owsley Stanley, le premier chimiste clandestin à pro-

"J'étais préoccupé par le fait que si Jimi [Hendrix] passait avant nous, il pouvait juste rendre notre groupe pathétique."

duire en masse du LSD, et Keith en ouvrit une. Ces pilules, connues sous le nom de "Purple Owsleys", avaient connu un large succès pendant le festival.

Pendant que l'avion décollait, Karen et moi partageâmes un demi-comprimé. John déclina sagement. En moins d'une heure, ma vie avait été mise sens dessus dessous. Le trip au LSD Owsley dans l'avion fut l'expérience la plus troublante de ma vie. La drogue agissait très vite, et même si Karen et moi en avions pris moitié moins que Keith, l'effet était effrayant. Tout en arborant un air stupide, Karen et moi sentions que nous ne pouvions laisser Keith planer tout seul et que nous étions en mesure de nous entraider. En réalité, Keith semblait mépriser totalement les effets de la drogue, demandant seulement de temps en temps combien nous en avions pris afin de jauger s'il allait mieux ou moins bien que nous.

J'étais vraiment sur le point de perdre mes esprits quand je me sentis flotter vers le plafond, à l'intérieur de la cabine, et je regardais, alors comment tout changeait de dimension. Je voyais Karen et Pete Townshend assis à côté de moi, serrés l'un contre l'autre. Elle lui tapotait gentiment le visage, pensant qu'il s'était endormi. De mon nouveau point de vue, mon trip sous LSD était terminé. Tout était calme et paisible. Je pouvais voir clairement désormais, mes yeux grands ouverts, mes sens réalignés... et pourtant j'étais complètement désincarné.

Je regardais Keith se curer les dents, ce qu'il faisait toujours quand il était préoccupé, et John lire un magazine. Tout à coup, je crus entendre une voix féminine me dire doucement : *"Il faut repartir en arrière. Vous ne pouvez pas rester là. - Mais je suis terrifié. Si je repars, je sens que je vais mourir. - Vous ne mourrez pas. Vous ne pouvez pas rester ici."*

Alors que je redescendais à l'intérieur de mon corps, je sentais que les effets du LSD commençaient à s'estomper. Le pire semblait être passé. Aussi extrême qu'avait pu être cette expérience, je me sentais revenir à la normale... Tout était saturé de couleurs et de sons magnifiques. Karen ressemblait à un ange.

[Cet été-là, les Who firent leur première tournée aux États-Unis, en première partie de Herman's Hermits.]

C'était nos premiers pas au cœur de l'Amérique véritable. Nous nous produisions dans quasiment toutes les villes importantes et même dans quelques autres que nous ne reverrions jamais. Lors de la tournée, nous n'écouterions que *Sgt. Pepper* et pas grand-chose d'autre. C'était un choc musical qui mettait au défi tous les nouveaux groupes, et personne ne pensait que les Beatles feraient encore mieux, ou se donneraient même la peine d'essayer. D'après moi, *Sgt. Pepper* et *Pet Sounds* des Beach Boys ont redéfini la musique du xx^e siècle : l'atmosphère, l'essence, l'ombre et le romantisme étaient unis de manière à pouvoir être sans cesse redécouverts. Aucun de ces deux albums ne comportait de commentaire politique ou social, mais les idées n'étaient pas ce qui comptait. Écouter de la musique était devenu une drogue en soi. Keith Moon était persuadé qu'il était le "Mr. K" de la chanson des Beatles "Being for the Benefit of Mr. Kite", sur *Sgt. Pepper*. Il la jouait en permanence, et son ego commençait à devenir incontrôlable. Mais pour l'amour de Dieu, ce K aurait tout aussi bien pu concerner Murray the K!

San Francisco était rempli de gourous sous substances, et New York était sans nul doute la capitale du monde. Mais entre les deux, cela pouvait devenir sérieusement réac. Dans le Sud, nous avons été interdits de piscine parce que nos cheveux étaient trop longs, et avons manqué d'être tabassés par des hommes qui ne supportaient pas ce qu'ils considéraient comme une exhibition de notre homosexualité. Même les femmes, surtout les plus âgées, les suivaient dans leurs mo-

queries. Nous n'avions pas été préparés à affronter les préjugés de l'Amérique moyenne.

Dans un motel de Floride, Herman [le lead singer, Peter Noone] coucha en même temps avec une fan et sa jeune et ravissante mère. Quand les deux femmes sortirent ensemble de sa chambre, nous fûmes stupéfaits. À la piscine, une jeune fille blonde en bikini tournait nerveusement autour de moi. Je m'apprêtais à lui adresser la parole lorsque Roger me prit à part et me murmura : "Jailbait!" (*en argot : une mineure suffisamment mature pour paraître majeure, ndt.*) Dans son bikini, on aurait pourtant dit une femme.

De temps en temps, durant nos rares journées de repos, nous nous soûlions pour de bon. Un jour, Keith et moi marchions le long du balcon du deuxième étage d'un Holiday Inn quand, tout à coup, il grimpa sur la rambarde et sauta dans la piscine située en contrebas. Je le suivis, mais en mesurant mal la distance - je ne tombais pas dans la piscine, mais sur son rebord. J'aurais pu me casser le cou ou le dos. J'aurais dû savoir que ce n'était pas une bonne idée que d'accompagner Moon dans ses délires, bourré ou pas.

Roger et sa petite amie américaine, Heather, qui était aussi une ex de Jimi Hendrix et Jeff Beck (entre autres), entretenaient une relation libre, comme c'était la mode à l'époque, et Roger a commencé à se montrer plus sûr de lui-même et plus à l'aise en tant que chanteur. Les tensions du passé s'atténuèrent. Pendant ce voyage, je ne ressentis aucune responsabilité à agir en tant que principal architecte des

Who. Je me contentais uniquement de jouer à la guitare lors de nos douze minutes d'échauffement avec les Herman's Hermits. Les concerts reflétaient un étrange choc des cultures. Nous détruisions nos guitares et criions notre malaise générationnel avant que Herman ne se mette à chanter à propos de quelqu'un qui avait une très belle fille et qui s'appelait Henri VIII.

Nous n'entretenions aucune illusion sur le fait de gagner de l'argent sur cette tournée. Nous n'étions pas encore très connus, et nous tenions avant tout notre rôle de première partie. La plupart des concerts étaient à moitié remplis, et d'autres furent annulés. Je suis sûr que nous avons gagné quelques fans en route, et qu'il y eut probablement un bouche à oreille sur ce groupe anglais coloré et excentrique. Mais dix minutes de scène, une bombe fumigène et le matériel détruit en disaient très peu sur ce que les Who espéraient devenir.

Keith tenait absolument à donner une grande fête d'anniversaire, annoncée par une bannière à l'extérieur du Holiday Inn où il était descendu : *"Joyeux 21 ans, Keith Moon."* En réalité, il en avait seulement 20. Au moment où je suis arrivé dans la salle, le gâteau était éparpillé partout sur le sol, les murs et le visage de Keith. Dans la piscine, une Lincoln Continental à moitié immergée tenait en équilibre précaire. Plus tard, on me dit que Keith avait relâché les freins et avait basculé dedans. J'essayais de ramener Keith jusqu'à sa chambre (il écumait de colère à ce moment précis) quand un jeune homme s'approcha en lui demandant un autographe. Keith lui lança une lampe, le blessant à la tête, puis il réussit à éclater ses propres dents, et c'est uniquement parce qu'on l'avait séquestré chez le dentiste qu'il ne fut pas arrêté.

Les Who furent bannis à vie des Holiday Inn.

Sur le chemin du retour, nous nous sommes arrêtés à L. A. Au Gold Star Studios, nous avons terminé "I Can See for Miles", que nous avons ensuite joué, avec "My Generation", à l'émission de télévision des Smothers Brothers. Pour obtenir un effet télévisuel, Keith fit exploser une surdose théâtrale de poudre à canon qui souffla tout le groupe face à une Bette Davis prise de panique et un Mickey Rooney doucement concerné. Mes cheveux prirent feu et mon audition ne fut plus jamais été

“Keith fit exploser une surdose théâtrale de poudre à canon face à une Bette Davis prise de panique.”



la même. Keith était tellement con parfois... Même s'il fit de cette émission de télévision un moment incontournable de l'histoire de la pop.

IV. 1969

Un pari sur un opéra rock... À la conquête de Woodstock

SI JAMAIS JE DEVAIS DEVENIR UN MARI ET UN PÈRE QUI se respectait, pas juste faire semblant de l'être, je devais m'assurer que les Who survivraient aux changements qui secouaient en permanence l'industrie pop. Je devais moins me préoccuper d'art que de faire preuve de pragmatisme quant à la manière de vendre des disques par millions. Je me sentais de plus en plus responsable vis-à-vis des autres membres du groupe, qui, contrairement à moi, ne possédaient pas un talent de songwriter pour rebondir si besoin était. Mon travail consistait donc à pondre des hits, ce que je n'avais pas réussi à faire ces derniers temps.

Les Who avaient travaillé sans relâche pendant près de quatre ans. Nous profitions du fait d'avoir eu pas mal de singles à succès. J'avais fouillé profondément dans mon histoire personnelle et produit un nouveau type de chanson qui ressemblait à de la pop superficielle en surface mais qui, en réalité, puisait dans de sombres histoires de psychoses. J'étais devenu le spécialiste des chansons pop à tiroirs qui communiquaient entre elles.

Cela étant, les Who avaient besoin d'une palette importante de ce genre de chansons si nous voulions nous élever dans l'industrie musicale, et ce à un moment où le public accroissait sa conscience, et où l'album prenait le pas sur le single pop.

J'ai tenté de renforcer l'idée que j'avais commencé à écrire ce qui deviendrait *Tommy* par pur désespoir. Ce n'est qu'en partie vrai. Je savais que mon intention de faire plaisir aux jeunes hommes qui com-

posaient notre public n'allait pas fonctionner encore longtemps, ce qui m'inquiétait. Après, comme je m'étais récemment rendu en Californie, je savais aussi que le public pop entamait une quête spirituelle, tout comme moi. Je pouvais écrire des histoires et imaginer des drames théâtralisés. Je n'avais plus qu'à prouver que j'en étais capable. Mais j'ai commencé à penser à un projet dont personne n'aurait pu me détourner.

Je suis souvent décrit comme "prétentieux" pour avoir tenté d'écrire un cycle de mélodies qui racontent une seule histoire. Mais la "prétention" de *Tommy* était nécessaire. Sans son audace et son insolence, pour attirer l'attention et la désapprobation, les Who auraient fini par disparaître ou par devenir insignifiants. En tout cas, j'ai aimé écrire des chansons autour d'une idée, d'une conviction. C'est comme ça qu'elles sont nées, et cela semblait fonctionner pour moi. À partir de *Tommy*, chaque ensemble de morceaux que je présentais pour un album était inspiré par un concept aux allures dramatiques, pas toujours évidentes, mais toujours sous-jacentes.

Les Who devaient jouer le deuxième jour de Woodstock, le dernier concert du samedi soir, juste après Sly & The Family Stone et Janis Joplin. En raison de problèmes sur les routes locales, quelqu'un a suggéré que nous devrions partir tôt pour notre set. Karen et moi avons rapidement décidé que notre bébé [Emma, née plus tôt cette année] avait besoin de calme, et que j'irais seul sur le site du festival. Je me suis glissé dans mes Doc Martens, j'ai enfilé ma combinaison blanche, et nous avons sauté dans une limousine. Notre chauffeur nous expliqua que les hélicoptères avaient cessé de voler dès que la compagnie de charters avait réalisé qu'elle ne serait pas payée. Les oreilles de notre

THE ACID KING

The Who sur le plateau de *Top of the Pops* en mars 1969. "Je savais que faire plaisir aux jeunes hommes qui composaient notre public n'allait pas fonctionner encore longtemps."

manager, Wiggy, se dressèrent : c'est à lui qu'incombait la responsabilité de récupérer notre cachet.

Il nous a fallu quatre-vingt-dix minutes pour parcourir deux miles sur une route tellement boueuse que nous avons parfois besoin d'être poussés par les passants. La route était jonchée de motos et de voitures abandonnées, certaines contenant des tentes et autres biens personnels. Cela ressemblait à une débâcle en temps de guerre. John et Keith se comportaient étrangement dans la voiture. Nous n'avions passé que quinze minutes à l'hôtel, mais ils avaient tout de même réussi à prendre leur dope.

Le spectacle qui nous attendait dans les coulisses du festival était horrible. Le parking n'était qu'une masse boueuse et gélatineuse. Le personnel en coulisses en était couvert, et leurs allers et retours jusqu'à la scène n'étaient qu'un piège de boue. À peine sorti de la voiture, j'y glissai jusqu'aux genoux.

Les vestiaires n'étant pas disponibles, nous nous sommes réfugiés sous une tente avec une bouilloire, des sachets de thé, du café instantané et un distributeur de café. Je me suis servi moi-même, et réalisai au bout de quelques minutes que l'eau était mélangée avec de l'acide.

Il avait été assez dilué, mais tandis que vingt minutes plus tard ce trip de basse qualité allait faire effet, j'ai remarqué une photo de Meher Baba [le leader spirituel de Townshend] affichée en haut d'un poteau télégraphique. Ce fut un moment merveilleux. L'image était omniprésente : Meher Baba était un homme jeune, beau, aux cheveux longs, comme le Christ. Cela me semblait être bon signe. Tout devait bien se passer.

C'est à ce moment que le drame se produisit. Alors que je contemplais la photo, un jeune homme, pieds et torse nus, ayant clairement perdu la tête, grimpa sur le toit de l'ambulance garée sous le poteau télégraphique et sauta gracieusement d'environ trente pieds. Puis il toucha la photo, cria et tomba à la renverse, atterrissant sur le toit de l'ambulance. Le poteau télégraphique était en fait un poteau électrique. Les ambulanciers se précipitèrent pour le secourir. Quand je me rendis dans la

tente de premiers secours pour prendre des nouvelles, c'était comme si je me retrouvais sur le tournage de *M.A.S.H.* Il y avait des lits avec des patients partout, surtout des jeunes en plein bad trip et blessés pour certains, mais la plupart de ces gamins souffrait de crise de panique.

De retour à l'extérieur de la tente, j'ai vu le visage de John et Keith qui émergeaient de la fenêtre arrière d'un break. Ils s'agitaient en souriant. Plus tard, j'appris que chacun d'eux avait la bouche d'une jeune fille autour de leur bite.

Je marchai seul au bord du champ principal, là où la plupart des spectateurs étaient réunis. La rumeur courait que plus d'un million de personnes étaient venues à Woodstock, et on aurait dit que la moitié de ce nombre parsemait la colline. La lumière déclinait rapidement lorsque j'entrais dans une étrange forêt où les fées dansaient nues entre les arbres, les dealers portaient des plateaux de joints prêts à l'emploi, des tablettes d'acide, de l'herbe, du hash et des feuilles à rouler.

En coupant à travers les bois, je traversai l'endroit où la plupart des campeurs s'étaient éparpillés. Des milliers étaient assis là, écoutant la musique qui pulsait de la scène, comme dans un amphithéâtre naturel. La sono n'était pas mauvaise, mais pas suffisante non plus pour un espace aussi énorme.

Le point d'orgue, ce soir-là, avait été Sly And The Family Stone, qui avaient conduit la foule à se précipiter dans la boue avec leur "I Want to Take You Higher". Ils avaient dû prendre de la cocaïne à la place de l'acide : leur musique était urgente, sombre et puissante.

À présent, au petit matin, Janis Joplin était en train de terminer son rappel, "Ball and Chain". C'était le dernier concert avant le nôtre. Elle qui avait été exceptionnelle à Monterey n'était pas à son meilleur ce

jour-là – sûrement à cause du retard et, sans doute aussi, à cause de la montagne d'alcool et d'héroïne qu'elle avait consommée pour tromper son attente. Mais, même en petite forme, Janis était incroyable.

Alors qu'approchait notre tour de monter sur scène, j'ai eu peur de perdre les effets des jeux de lumières. Je demandai à quelqu'un quand le soleil allait se lever. Au moment où on s'est installés et où on a commencé à jouer, quelques-unes des personnes dans les sacs de couchage se redressèrent en se frottant les yeux. Comme d'habitude, je sautai partout comme un poney sauvage, me battant pour garder ma Gibson SG accordée et jonglant constamment avec mes amplis.

Celui qui s'occupait des lumières avait choisi des lampes blanches pour éclairer Roger, et ses longs cheveux bouclés semblaient d'or et de feu. Il chantait les yeux presque toujours fermés. Soudain, quelqu'un apparut aux pieds de Roger, une grosse caméra au poing. Roger faillit trébucher sur lui, aussi poussais-je l'invasisseur hors de la scène. Il devait s'avérer plus tard qu'il s'agissait de Michael Wadleigh, le réalisateur du documentaire à l'origine de la légende de Woodstock.

Désormais vulnérable, Roger bougeait d'une manière qui traduisait quelque chose de plus profond. Le tourbillonnement de son micro et ses poses mythiques trahissaient des sentiments de frustration et de souffrance, sa sueur avait un éclat angélique qui évoquait une peinture de grand maître. Par contraste, John et Keith se tenaient en retrait. Le fait qu'ils avaient pris de l'acide et s'étaient amusés avec les groupies se ressentait. Cependant, en bons musiciens qu'ils étaient, ils étaient capables de me suivre.

Alors que nous entamions "Acid Queen," je me transformai en un autre personnage, un gitan au cœur sombre qui promettait à Tommy de le sortir de son autisme, mais derrière lequel se cachait en réalité un criminel sexuel, utilisant les drogues pour le briser. Tandis que je marchais vers le micro, quelqu'un se déboula en face moi, essayant d'arrêter la musique. C'était Abbie Hoffman. "C'est un tas de conneries, hurla-t-il dans le micro, levant

ses bras vers le public. Mon ami John Sinclair [un poète de Detroit] est en prison à cause d'un malheureux joint..." Il n'alla pas plus loin. Tout en continuant à jouer l'intro de "Acid Queen", et me sentant toujours l'âme malveillante, je frappais Hoffman avec le manche de ma guitare. Le bout aiguisé d'une de mes cordes dut lui percer la peau, car il sursauta comme s'il avait été piqué, battant en retraite et s'asseyant en tailleur sur le côté de la scène. Il me lança un regard noir, le cou en sang. Je terminai la chanson et le regardai. "Désolé pour ça, articulais-je. Va te faire foutre," me répliqua-t-il en quittant la scène.

J'ai toujours été très protectionniste en ce qui concernait notre espace scénique. C'est sans doute dû aux souvenirs d'enfance que j'avais du groupe de mon père, The Squadronaires : leur scène était un sanctuaire inapprochable.

Au moment où nous attaquions "I'm Free", la plus grande partie du public était debout. Avant que je ne m'en rende compte, Roger chantait "See me, feel me, touch me, heal me" à des centaines de jeunes gens qui réalisèrent soudainement que la musique de *Tommy* était taillée pour ce festival, pour ce moment particulier, pour eux précisément. Au bout d'un moment, Keith cria : "Pour l'amour de Dieu, Pete. Ça suffit !" J'étais plongé dans un long solo de guitare tandis que le ciel commençait à pâlir derrière la colline, éclairée des premières lueurs du jour. À la fois épuisé et surexcité, je frappais le sol à plusieurs reprises avec ma guitare, la lançai dans le public, et les Who rentrèrent à la maison, à Londres.

TRADUCTION ET ADAPTATION SOPHIE ROSEMONT
AVEC L'AIMABLE AUTORISATION DES ÉDITIONS MICHEL LAFON
QUI PUBLIERONT LA VERSION FRANÇAISE
DE WHO I AM EN FÉVRIER 2013.

“Au petit matin, Janis [Joplin] était en train de terminer son rappel. Même en petite forme, elle était incroyable.”